Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 16 (1940-1941)

Heft: 21

Artikel: Au temps des duels

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-711429

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SOLDAT ROMAND

Au temps des duels

Le respect de la vie humaine varie beaucoup suivant le degré de civilisation des peuples et, même en pays très civilisé, suivant les époques. En France, par exemple, au temps du premier empire, où la guerre et les massacres étaient la vie normale — Dieu sait que nous n'avons guère fait de progrès depuis — la *duellomanie* régnait en grand. Des soldats jusqu'aux généraux, on se battait pour un oui ou pour un non, et non pas comme aujourd'hui au premier sang ou jusqu'à ce que quatre balles aient été échangées sans résultat, mais jusqu'à ce que mort s'en suivit. Pour ces duellomanes, tuer un homme en duel était un passe-temps, comme pour un chasseur tuer un perdreau; ils n'en digéraient pas moins bien et n'en dormaient que mieux.

A ce propos, quelques anecdotes dues à un auteur qui a décrit la vie militaire sous le premier empire, sont encore fort amusantes à lire aujourd'hui. C'est ainsi qu'Elzéar Blaze, l'auteur en question, raconte qu'un général, dont il ne donne pas le nom, se battit au pistolet avec un jeune avocat:

— Vous êtes offensé, monsieur, tirez le premier, c'est votre droit; mais tâchez de viser juste, car si vous me manquez, vous êtes mort.

Le jeune homme tira.

— Imbécile! votre balle est dans les arbres, la mienne va frapper le troisième bouton de votre habit, elle traversera votre cœur, vous ne souffrirez point.

Semblable au chat qui prolonge l'agonie d'une souris qu'il tient entre ses griffes, le général visa longtemps son adversaire:

— Oui, disait-il, c'est dommage de mourir à trente ans, avec de belles espérances, de la gloire au barreau, des amours ... Je comprends vos regrets ... Il ne fallait pas vous trouver sur ma route. Allons, faites vos adieux.

Aussitôt le coup partit; le jeune homme était mort.

Aujourd'hui, dans l'Europe civilisée — et pourtant l'on s'entretue aux quatre coins du continent — un duel de ce genre serait considéré comme véritable assassinat.

Au surplus, ces grands matamores du duel trouvaient parfois à qui parler. Le même auteur cite un certain M. Héméré, qui était un ferrailleur consommé.

D'une taille fort exigüe, d'un caractère taquin, il croyait toujours qu'on se moquait de lui; le moindre sourire, le moindre geste était mal interprété; demandant toujours raison, il l'obtenait quelquefois: mais fort souvent ces querelles sans motif, grâce à l'intervention des témoins, finissaient sur le terrain en s'expliquant et sans recourir à l'épée.

Un jour, il chercha noise à l'officier le plus grand de l'armée, un gaillard de six pieds deux pouces, gros à proportion, un colosse vivant; il aurait pu mettre Héméré dans sa poche et son mouchoir par-dessus. On se donne rendez-vous et l'on convient de se battre au pistolet. Arrivé sur le terrain, le grand officier appliqua son énorme personne contre une muraille, et son témoin, suivant avec de la craie tous les contours du corps, le dessina parfaitement. Quand l'opération fut terminée, l'adversaire d'Héméré s'approcha: «Vous voulez vous battre avec moi, lui dit-il, vous n'êtes pas difficile à ce qu'il me paraît. Beaucoup d'autres à votre place feraient un pareil marché si je voulais y consentir. Vous voyez bien, mon cher, que la partie ne serait pas égale; je suis beaucoup plus grand, beaucoup plus gros que vous, j'offre au moins quatre fois plus de surface à vos balles que vous n'en offrez aux miennes. Je sais que vous pourriez me répondre comme on répondit en semblable circonstance au comédien Desessarts: que tout ce qui toucherait à certains endroits ne compterait point, mais les plaisanteries ne sont pas des raisons. Je veux bien échanger avec vous quelques coups de pistolet, par l'envie extrême que j'ai de vous être agréable; mais j'y mets une condition, sans laquelle je vous préviens que je vous plante là. Voici la figure exacte de ma grande personne, vous vous placerez devant cette figure et nous tirerons. Mais, auparavant, vous donnerez votre parole d'honneur que si ma balle vous manque et touche le dessin tracé contre ce mur, vous rentrerez chez vous couché sur un brancard, vous serez censé grièvement blessé et vous resterez au lit pendant trois mois.»

La proposition parut si drôle, que tout le monde partit d'un éclat de rire; Héméré lui-même quitta son air méchant et nous imita.

Un autre ferrailleur du même genre s'en tira moins bien.

Pendant les quarante jours qui précédèrent la bataille de Wagram, toute l'armée travaillait aux fortifications de l'île de Lobau. Un jeune officier du génie, chargé de l'inspection de certains travaux, voyant que les grenadiers se reposaient trop longtemps, leur en fit des reproches. Aussitôt ceux-ci vinrent se plaindre à leur capitaine sur la manière dont M. *Problème* les avait traités. C'est ainsi qu'ils appelaient les officiers du génie, dont au reste ils faisaient très peu de cas.

Le capitaine, furieux de ce qu'un autre s'avise de chapitrer ses grenadiers, relève ses moustaches et court à l'officier pour lui demander raison de ses propos. C'était un de ces braves qui ne parlent que d'échiner et de pourfendre, de ces gens enfin qui, pour utiliser l'expression de Molière, sont *tout coups d'épée,* et que nos soldats appelaient des *marchands de mort subite.*

— Monsieur, vous vous êtes permis de dire que mes grenadiers ...

— Ne travaillent pas. Oui, monsieur, et c'est la vérité.

— Je vous apprendrai, petit blanc-bec, à retenir votre langue.

— Blanc-bec, blanc-bec!

— Oui, blanc-bec, conscrit, et je vais te le prouver tout à l'heure!

— Ah! ça, capitaine, est-ce que par hasard vous croyez me faire peur avec vos grandes moustaches? Vous vous croyez sans doute bien terrible parce que vous ne vous êtes pas rasé depuis quinze jours? Mais apprenez, monsieur, que si je le voulais, moi aussi je ne me raserais pas.

— Ah! tu te donnes les airs de te moquer de moi!

Nous allons voir si tu plaisanteras encore lorsque je t'aurai passé mon sabre au travers du corps.

— Tout doux, monsieur! Si nous en venons là, j'espère que j'y serai.

— Pas d'explications: en garde!

— En garde, je le veux bien; mais je veux vous faire une observation: je suis de sang-froid, vous êtes en colère, la partie ne serait pas égale; attendons à demain.

— Demain? demain tu seras mort depuis vingt-quatre heures, je t'aurai déjà mangé le foie, j'aurai digéré ta conscience. En garde! je veux que mes grenadiers t'enterrent sous tes fortifications, alors ils travailleront de bon cœur.

— Vous le voulez, monsieur, je suis prêt.

Le jeune élève de l'Ecole polytechnique et le capitaine à moustaches mettent flamberge au vent, et le combat s'engage au milieu de tous les travailleurs, qui sont enchantés de quitter un instant la pelle et la brouette pour voir punir leur fâcheux surveillant.

A la première botte portée par le capitaine, l'officier du génie para; son sabre retomba sur la main de son adversaire, toucha le petit doigt qui fut presque coupé.

— Vous êtes blessé, monsieur, lui dit-il, nous en resterons là si cela vous convient.

— Ah! gredin! ignores-tu donc que les *coups de manchette* *) n'en sont pas?

— Monsieur, j'ignore tout, c'est la première fois que je me bats; je frappe où je puis, faites de même.

— Ah! bandit de conscrit! je vais te donner une leçon dont tu te souviendras.

— Monsieur, vous êtes blessé; j'ai trop d'avantages sur vous, remettons la partie.

— En garde, coquin! en garde!

— M'y voilà.

Après quelques coups portés et parés, le capitaine reçut une estafilade qui, commençant au haut de la cuisse, ne s'arrêta qu'au genou. Force lui fut de cesser le combat; mais rien ne peut se comparer à la colère qu'il éprouvait d'avoir été blessé deux fois par un jeune homme sans moustaches! un blanc-bec! un conscrit! — J'aurai ma revanche, lui disait-il: Va, plus tard je t'arrangerai, j'irai te chercher, fusses-tu chez le diable, et nous verrons si les coups de manchette seront encore pour toi.

*) On appelle coup de manchette un coup de sabre qui touche le poignet: le code des duellistes défend expressément cette botte qui ne compte jamais.

On emporta le capitaine, qui fut longtemps malade: à la fin, il guérit; mais pendant la fièvre qui survint, on l'entendit toujours répéter: «Un conscrit! un blanc-bec!! un coup de manchette!!!

On a fait des lois contre le duel. En France, le cardinal de Richelieu s'est appliqué de tous ses efforts à le combattre, sans y réussir. C'est que l'honneur n'y est pas seul engagé; la vanité le plus souvent l'accompagne. La meilleure loi de l'époque a été faite en Russie, par Catherine II. Sous son règne lorsque deux personnes se prenaient de querelle, les assistants étaient obligés d'aller sur-le-champ les dénoncer au gouverneur de la ville ou bien au colonel du régiment. Alors, un conseil étant aussitôt assemblé, les deux querelleurs comparaissaient; on entendait les témoins, et chacun racontait ce qui s'était passé. Si le fait était sans gravité, si la chose était raccommodable, le conseil décidait qu'on s'embrassât; chacun donnait sa parole d'honneur que l'affaire était finie, et tout était oublié. Mais si des injures graves avaient été proférées, si l'on constatait des voies de fait, alors le conseil ordonnait le duel: «Messieurs, disait le président, demain à la parade vous vous battrez.»

Toutes les troupes de la garnison se rassemblaient et formaient le carré sur la place: on faisait entrer les deux champions, des hérauts leur disaient: «Messieurs, vous avez le champ libre, battez-vous; un de vous deux doit sortir mort de cette aventure.» Si l'un des combattants était blessé, l'affaire n'était que suspendue; quand il était guéri, le président lui disait encore: «Vous vous battrez demain.» Le héraut répétait: «Un de vous deux doit sortir mort.» Ainsi de suite jusqu'au moment où l'un des querelleurs avait rendu l'âme.

Cette loi fit cesser la rage du duel en Russie, car enfin on veut bien se donner un air de ferrailleur, parce qu'on espère s'en tirer avec une égratignure; mais la perspective de tuer ou bien d'être tué n'est pas rassurante; la figure rébarbative du héraut faisait faire des réflexions sérieuses, et les paroles sacrementelles: «Un de vous deux doit sortir mort de cette aventure» ont plus empêché de duels que la crainte d'une potence que chacun avait l'espoir d'éviter.

Aujourd'hui le duel est à peu près partout aboli et si, par exception, deux adversaires en viennent encore à jouer du pistolet ou de l'épée, il est bien rare que l'affaire ait une issue mortelle.

La guerre est aussi un duel, mais l'homme parviendra-t-il jamais à l'abolir? *N.*

LE RIRE

Ce qu'il y a de merveilleux, au service, c'est qu'on ne s'en rappelle que les bons moments. On sait bien, évidemment, que tel jour, on l'a salement pilée sur la route de ... à ..., plus chargés que des bourins. Mais on n'en parle plus. On ne sent plus les épaules froissées. Tandis qu'on rappelle à chaque occasion les fameux moments passés sous la tente au Niremont, les célèbres parties de rire à Eclepens ou les farces innombrables qui avaient égayé le cours de 1937. A tout propos, c'est des: «Tu t'souviens, c'qu'on avait rigolé à ...?» Et chacun d'ajouter son souvenir à ceux des copains ... et de rire!

— Tu t'souviens, quand Pétouille s'était assis sur ce fumier?

Simple évocation, sans phrase. Mais ça suffit. Toute la cohorte part aussitôt d'un vaste éclat de rire, les yeux fixés sur cette image grotesque qu'ils ont gardée en mémoire.

Et comme le rire est le propre de l'homme, et que le rire est contagieux, la bonne humeur gagne de proche en proche toute la compagnie, et c'est une seule face hilare qui salue le capitaine à son passage (— mais, qu'est-ce qu'ils ont donc mes zèbres? —), qui accueille le lieutenant à son inspection (— ma parole, ils ont tous l'air godem! —) et, comble de rareté, qui reçoit le sergent-major aux rétablos! Mais celui-ci n'a pas le temps de faire des réflexions philosophiques. Il travaille, lui!...

Il y a les boute-en-train officiels, ceux que le chef de compagnie charge de divertir les copains, d'entonner les chants, de remonter le moral de la troupe au cours des marches, ceux qu'il appelle «directeurs des loisirs organisés». Mais ce ne sont pas eux les vrais comiques, les vrais créateurs du rire.

Les plus drôles, les irrésistibles, ce sont ceux qu'on ne soupçonnerait jamais d'être capables de dire une seule parole amusante. C'est Bettex, avec ses pieds de canard muet et ses dents qui se refusent à laisser passer les F, et qui dit «ça hume» avec des yeux ronds et une bouche en cul de poule... C'est Purro, dont les yeux de jais sont retranchés derrière une solide barricade de sourcils anthracite, et qui trottine sur des jambettes dodues. C'est Panchaud aux gestes féminins. C'est Bujard, l'irascible Bujard, au regard farouche. C'est ... c'est tous ceux qui, à l'occasion, d'un mot, d'un geste, d'un juron, d'une moulure, relâchent soudain les nerfs follement